

personnel au ministère de la marine, puis directeur des fonds des invalides. On le vit alors consacrer tous ses soins à établir dans ce service important une comptabilité parfaitement régulière, et il publia d'excellents mémoires sur ce sujet. En 1823, il fut nommé conseiller d'Etat, et membre de l'amirauté en 1831. Des fatigues excessives et des chagrins personnels le portèrent, deux ans plus tard, à se donner la mort; mais il avait d'abord fait un testament par lequel il légua des sommes importantes, destinées à venir au secours des matelots ou de leurs fils.

BOURSAÏ n. m. (bour-sai — rad. *bourse*). Pêch. Filet provençal formé d'une partie conique dont la pointe entre dans une autre partie en forme de manche.

BOURSAÏ, ALE adj. (bour-sai, a-le — rad. *bourse*). Qui tient de la Bourse, qui regarde la Bourse : *Opérations BOURSALLES*. Il Peu usité.

BOURSAULT ou **BOURSEAU** s. m. (bour-so). Archit. Grosse moulure ronde que l'on forme sur la panne de brisis d'un comble.

— Techn. Nom d'un instrument de plomber et de charpentier, qui sert à arrondir les tables de plomb.

BOURSAULT (Edme), poète et auteur dramatique, né en 1638, à Mussy-l'Évêque (Bourgogne), mort en 1701 à Montluçon. Fils d'un militaire insouciant et illettré, il ne reçut aucune éducation, et vint à Paris à l'âge de treize ans, ne connaissant encore que le patois de sa province. Boursault nous apprend, dans une de ses lettres à Des Barreaux, que c'est à ce poète, qui lui trouva d'heureuses dispositions, qu'il dut ses progrès dans la carrière littéraire, où il débuta, très-jeune, par des comédies, des fables, des lettres mêlées de vers et de prose, et quelques pièces fugitives. Le précoce mérite de Boursault lui valut une place de secrétaire des commandements de la duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils naturel du roi Charles IX, et il entreprit alors, d'après le conseil d'un gentilhomme, une gazette manuscrite en vers burlesques, dont le succès fut si grand que Louis XIV, pour l'en récompenser, lui accorda une pension de deux mille livres, avec *bouche à cour*, lui ordonnant de continuer sa gazette et de la lui apporter toutes les semaines. Cette gazette fut suspendue pour une cause assez singulière, dit un historien. « Une semaine que Boursault avait disette de nouvelles plaisantes, il s'en plaignit à la table du duc de Guise, chez lequel il mangeait souvent. Ce prince lui proposa de mettre en vers une anecdote récente, qu'il crut propre à amuser le roi et toute la cour. C'était une aventure arrivée auprès de l'hôtel de Guise, chez une brodeuse renommée, où les capucins du Marais avaient fait broder un saint François d'Assise, leur fondateur. Le père sacristain, allant voir où en était l'ouvrage, et y regardant travailler, s'était endormi sur le métier; et s'était laissé tomber la face sur celle du saint. La brodeuse, qui en était justement au menton, avait imaginé de profiter d'une occasion aussi favorable qu'inattendue pour le décorer d'une barbe naturelle, et elle avait su coudre adroitement celle du sacristain au menton du bienheureux. Lorsque le religieux s'était réveillé, il n'avait pas été peu surpris de se trouver retenu par ce qu'il avait de plus cher, et identifié ainsi à son illustre patron. Un débat assez vif s'était élevé entre l'ouvrière et le religieux pour décider auquel de celui-ci ou du saint demeurerait la barbe. Le capucin y tenait de trop près pour consentir à la perdre, et la brodeuse la trouvait si belle que, désespérant d'en pouvoir former une semblable, elle ne voulait pas renoncer à en enrichir son ouvrage. Cependant le bienheureux fut obligé de céder à son disciple. Cette historiette parut à Boursault fort propre à être versifiée, et il en égayait sa gazette. Le roi en rit beaucoup, ainsi que toute la cour. La reine même, quoique très-dévotée, n'y trouva d'abord rien que de plaisant, et n'en fut pas scandalisée; mais le cordelier espagnol, son confesseur, excité par les capucins, lui en fit un scrupule et l'engagea à demander au roi vengeance de l'outrage fait à tout l'ordre sacré, dans la personne de son père sacristain. Le roi, fort jeune encore, n'était pas trop disposé à punir une espièglerie qui l'avait divertie. Il fit, au contraire, tous ses efforts pour calmer la reine; mais, la voyant inflexible, il lui abandonna la burlesque gazette et son auteur, et elle ordonna au chancelier Séguier de retirer la permission qu'on avait accordée à Boursault, et de l'envoyer à la Bastille. Heureusement pour ce dernier, le chancelier l'honorait de ses bontés, et il eut l'attention, en se soumettant aux ordres de la pieuse princesse, de recommander à l'officier qu'il chargeait des siens de laisser au prétendu coupable le temps nécessaire pour pouvoir écrire au roi et à quelques-uns de ses autres protecteurs. Boursault, enchanté du succès de sa gazette, donnait un déjeuner à quelques jeunes gens de sa connaissance, lorsque l'officier, qui par hasard était aussi de ses amis, vint lui apporter les ordres du ministre. Il fit mettre l'officier à table, et sans perdre son temps à s'affliger de ce qui lui arrivait, il profita, au contraire, très-gaîment, de celui qu'on voulait bien lui laisser pour écrire une lettre en vers au prince de Condé, son protecteur déclaré :

« Grand prince, on me traite d'impie,
Et d'un hardi faiseur de vers,

Qui de ses traits malins perça tout l'univers.

On veut que je sois la copie.
Les gens de bien sont ébaubis
De voir les saints du paradis
Déchaînés contre le Parnasse;
Car, auguste sang de nos rois,
C'était autrefois saint Ignace,
Et c'est aujourd'hui saint François, etc. »

Cette épître fut fort utile à son auteur, car le prince alla sur-le-champ trouver le roi, et il en obtint la révocation de l'ordre d'envoyer le poète à la Bastille; mais, pour ne pas contrarier la reine, qui voulait absolument qu'il fût puni, la défense de continuer le gazette burlesque subsista, et l'on suspendit la pension qui y était affectée. Boursault publia, pour rentrer en grâce, les *Litanies de la Vierge*, sur chaque verset desquelles il composa une strophe « où à toutes les grâces de la poésie il a joint la piété et l'unction », dit son fils, le théatin. Un recueil de *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* (1668) adressées à Babet par Boursault, sous le voile de l'anonyme, avec les réponses de Babet, obtinrent un réel succès et inspirèrent à la comtesse de la Suze cet agréable madrigal :

« Babet, qui que tu sois, que tes lettres sont belles !
Que, pour toucher les cœurs, elles ont de pouvoir !
Ce sont des beautés naturelles
Qu'on ne se lasse pas de voir.
Les naïvetés enchantées
Qu'avec tant d'enjônement ton amour a dictées
Ont d'inimitables appas.
Quand Tircis, insensible aux accents de ma lyre;
Pour ne pas m'écouter portait ailleurs ses pas,
Que ne te les connaissais-je, hélas !
Tu m'aurais appris à lui dire
Ce que je ne lui disais pas ! »

Boursault se signala encore par quelques petites nouvelles historiques, telles qu'*Arimise et Poliante* (1670), le *Marquis de Chavigny* (1670), le *Prince de Condé* (1675), et publia, sous le voile de l'anonyme : *Ne pas croire à ce qu'on voit* (1718), roman très-piquant que l'on attribua longtemps à Scarron. Louis XIV, ayant suivi avec intérêt la marche ascendante du talent de Boursault, chargea ce dernier de composer, pour l'éducation du dauphin, la *Véritable étude des souverains* (1671), ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, dit le fils de l'auteur, et qui est plein d'un bout à l'autre d'exemples illustres et nécessaires, tant aux jeunes princes qu'on instruit qu'aux grands hommes qui sont chargés d'une instruction si précieuse. Boursault fut nommé alors sous-précepteur du dauphin; mais il refusa par modestie, alléguant son ignorance de la langue latine. « Pour dédommager le poète, dit un historien, le roi lui rendit la permission de faire sa feuille périodique en vers burlesques, mais toujours manuscrite, et Boursault recommença à la distribuer tous les mois, sous le titre de la *Muse enjouée, servant à l'amusement et à l'instruction de M. le dauphin*. Il profita encore bien peu de temps de ce nouvel avantage; car, ayant mis dans sa gazette quelques traits piquants contre le roi d'Angleterre, on crut, par politique, devoir les désavouer, et la feuille burlesque fut de nouveau suspendue. Nous étions alors en guerre avec l'Angleterre, et elle venait de faire frapper une médaille sur laquelle était d'un côté Louis XIV, entouré de ces mots : *Ludovicus magnus*, et de l'autre côté, le roi d'Angleterre, avec cette inscription : *Guilielmus maximus*. Boursault avait plaisanté sur ces inscriptions, et l'article de sa *Muse enjouée* finissait par ces vers :

Et quand Louis est grand par de grandes vertus,
Si Guillaume est très-grand; c'est par de très-grands crimes.

On commençait à parler de paix; Louis XIV, ne voulant pas qu'on pût nous reprocher cette apostrophe, retira la permission de la *Muse enjouée*, en faisant dire à l'auteur, par le chancelier Bouchet, que ce n'était par aucun mécontentement qu'on eût de lui, mais par des raisons supérieures et qui lui étaient étrangères.

Disons un mot des démêlés de Boursault avec Molière, et surtout avec Boileau. « Quelques personnes auxquelles il était de toute impossibilité à Boursault de rien refuser l'avaient obligé, malgré lui, à faire une critique de l'*Ecole des femmes*, dans sa comédie du *Portrait du peintre*. Molière s'en était vengé dans l'*Impromptu de Versailles*; mais ce ne fut pas le seul ni le plus fâcheux désagrément que Boursault eût à subir en cette occasion. Boileau l'avait placé dans sa septième satire, croyant devoir partager le ressentiment de son ami Molière. Boursault, pour se venger, fit une comédie intitulée : la *Satire des satires*. Boileau, l'ayant appris, eut assez de crédit pour obtenir un arrêt du parlement qui défendit de la jouer. Cependant Boursault l'imprima, avec une préface, aussi vive que judicieuse, sur la licence de nommer sans retenue des gens d'esprit et d'honneur. Boileau, qui s'attendait à un libelle diffamatoire, fut touché de la modération du poète, et il a dit plusieurs fois que Boursault était le seul qu'il se repentît d'avoir attaqué, et que la préface de la comédie de ce dernier était l'écrit le plus judicieux de tous ceux qui avaient paru contre ses satires. Cette assertion se trouve confirmée par un passage d'une lettre de Boileau à Brossette, et dont celui-ci a inséré un fragment dans la neuvième épître du satirique. Boursault, qui avait obtenu, en 1683, un grand succès avec sa comédie du *Mercure galant*,

fut nommé receveur des tailles à Montluçon, en Bourbonnais; il alla, en 1685, prendre les eaux à Bourbon, et, ayant appris que Boileau s'y trouvait en proie à un pressant besoin d'argent, il lui porta une bourse de deux cents louis. Ce procédé généreux toucha l'âme de Boileau, qui, dans ses œuvres, substitua, selon les besoins de la mesure et de la rime, les noms de Pradon et de Ferrault à celui de son ennemi. Pierre Corneille appelait Boursault son fils. Il avait applaudi ses pièces et aidé ses premiers pas dans la carrière dramatique. Thomas Corneille, de son côté, voulait absolument que Boursault demandât à être de l'Académie française; mais ce dernier lui disait : « Que ferait l'Académie d'un auteur qui ne sait ni latin ni grec ? — Il n'est pas question d'une Académie grecque ou latine, répondit Thomas Corneille, mais d'une Académie française. Eht qui sait mieux le français que vous ? » Les *Fables d'Esope* et *Esope à la cour*, comédies de Boursault, obtinrent un succès durable, que justifiaient une gaieté naturelle qui approchait souvent du vrai comique, un style correct et élégant, et, à défaut de caractères, des situations et quelques scènes qui ne seraient pas indignes de Molière. La tragédie réussit moins à Boursault, qui ne s'y éleva jamais au-dessus de la médiocrité. Les traits caractéristiques de ce poète étaient une modestie bien rare chez un auteur, et une naïveté digne de l'âge d'or. Boursault, ayant perdu sa place de receveur des tailles, nous dit, dans une de ses lettres « qu'il fut révoqué n'étant pas assez méchant. » La confiance est piquante à tous égards, mais elle ne saurait étonner chez l'homme d'une piété sincère qui jadis, dit un contemporain, demandait à son ami, le père Gaffaro, des éclaircissements sur la comédie, désirant savoir si l'on pouvait sans scrupule se livrer à ce genre de travail. Ce savant théatin lui avait écrit une très-longue lettre, où, en recherchant les opinions différentes des Pères de l'Eglise sur la comédie, il en produisit un grand nombre de favorables que de contraires. Cette lettre est imprimée en tête des œuvres de Boursault. Celui-ci, ayant été attaqué d'une colique violente qui lui noua les intestins, mourut en 1701, huit jours après avoir subi l'opération la plus douloureuse. Il s'éteignit entre les bras de son fils, religieux théatin, qui reçut sa dernière confession. Boursault eut de nombreux amis, dont les noms sont à la fois un éloge et un honneur pour ce poète. On cite, entre autres : Quinault, Ménage, les deux Tallemont, Segrais, les ducs de Saint-Aignan et d'Aumont, Charpentier, Scudéry et sa sœur, Mmes de la Suze et de Villedieu, et Richelieu, si connu par son dictionnaire. Ce dernier, ayant su que le chevalier Edelinck gravait le portrait de Boursault, lui envoya les vers suivants pour mettre au bas :

« Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Molière,
Dont la Parque inflexible a fini la carrière,
Poètes accomplis, orateurs excellents,
L'homme à qui ce portrait ressemble,
Sans étude, lui seul, a les divers talents
Qu'avec tant de savoir vous aviez tous ensemble. »

On voit que l'amitié est parfois aussi aveugle que l'amour. Le théâtre de Boursault a été imprimé en 1725 et en 1746. Voici la liste complète des pièces de cet auteur : le *Médecin volant*, comédie en un acte, en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1661); le *Mort vivant*, comédie en trois actes, en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1662); le *Portrait du peintre* ou la *Contre-critique de l'Ecole des femmes*, comédie en un acte, en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1663); les *Cadenas* ou le *Jaloux endormi*, comédie en un acte, en vers (théâtre de Guénégaud, 1663); les *Nicandres, frères jumeaux*, ou les *Menteurs qui ne mentent point*, comédie en cinq actes, en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1664); les *Yeux de Philis changés en astres*, pastoral en trois actes, en vers (théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1665); la *Satire des satires*, comédie en un acte, en vers (non représentée), imprimée en 1669; la *Princesse de Clèves*, tragédie en cinq actes, en vers, avec un prologue (théâtre de Guénégaud, 20 décembre 1670), non imprimée; *Germanicus*, tragédie en cinq actes, en vers (théâtre de Guénégaud, 1671); le *Mercure galant* ou la *Comédie sans titre*, comédie en cinq actes, en vers (théâtre de Guénégaud, 5 mars 1683); *Maria Stuart, reine d'Ecosse*, tragédie en cinq actes, en vers (théâtre de Guénégaud, 7 décembre 1683); la *Fête de la Seine*, divertissement en un acte, en vers et en musique (représenté chez la duchesse de Brunswick, à Asnières, en 1690); les *Fables d'Esope* ou *Esope à la ville*, comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un prologue (Comédie-Française, 18 janvier 1690); *Phaéton*, comédie héroïque en cinq actes, en vers libres (Comédie-Française, 28 décembre 1691); les *Mots à la mode*, comédie en un acte, en vers (Comédie-Française, 19 août 1694); *Mélagre*, tragédie lyrique en cinq actes, en vers (non représentée), imprimée en 1694; *Esope à la cour*, comédie héroïque en cinq actes, en vers, avec un prologue, ouvrage posthume (Comédie-Française, 16 décembre 1701). — Enfin on a de Boursault des *Lettres nouvelles accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de bons mots*, etc. (Paris, 1697). Nous citerons, en terminant, deux de ses pièces légères :

Certain intendant de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,

En passant sur un pont parut fort en courroux :
Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile
N'a-t-on point mis de garde-fous ?
Le maire, craignant son murmure,
Pardonnez, monseigneur, lui dit-il assez haut :
Notre ville n'était pas sûre
Que vous y passeriez si tôt.

Les académiciens ont aussi exercé la verve épigrammatique de Boursault, comme le prouve la pièce suivante, adressée à une dame de sa connaissance :

S'il est vrai que sans fard vous soyez mon amie,
D'aucun chagrin pour moi n'ayez le cœur saisi
De ce qu'on ne m'a point choisi
Pour être de l'Académie :

Il m'est plus glorieux qu'un objet plein d'appas
Me demande, comme vous faites :
D'où vient que vous n'en êtes pas ?

Qu'à ceux à qui l'on dit : D'où vient que vous en êtes ?

BOURSAULT (Dom Chrysostome), moine théatin, né à Paris vers 1664, mort en 1733, était fils du précédent. Il entra dans l'ordre des théatins en 1686, et prêcha à plusieurs reprises devant Louis XV et sa cour. La supériorité de son esprit, la douceur de son caractère, son affabilité et sa politesse lui attirèrent l'amitié des personnes les plus distinguées du temps. Nommé supérieur de son ordre en 1726, il apporta quelques changements à la pratique de l'Avent, et mourut dans la maison des théatins à Paris. Cette maison était, comme on sait, située quai des Théatins, aujourd'hui le quai Voltaire.

BOURSAULT-MALHERBE (Jean-François Boursault, dit), acteur français, directeur de théâtre, auteur dramatique, homme politique, etc., né à Paris en 1752, mort en 1842. Il descendait, non de Malherbe, mais du poète Boursault. Fils d'un marchand de draps du quartier des Innocents, il quitta Paris pour suivre des comédiens ambulants, et se fit une réputation dans les premiers rôles; il eût succédé peut-être à Lekain, si Larive n'eût débüté avant lui au Théâtre-Français; la tragédie lui étant dès lors interdite, il parut sur notre première scène dans la comédie, et se fit applaudir dans le *Philosophe marié* et dans la *Gageure imprévue*. Mais bientôt on le retrouve à Marseille, puis à Palerme, dirigeant un théâtre, et là, poursuivi par la mauvaise chance, tentant de se suicider sous les yeux du roi, qui le sauve et paye ses dettes. De retour à Paris au moment où la Révolution commençait, il se lance à corps perdu dans le mouvement. Quittant le nom de Malherbe sous lequel il était connu jusque-là, il reprend le sien et fait construire, entre les rues Saint-Martin et Quincampoix, un théâtre auquel il donne le nom de *Théâtre Molière*. Cette salle, où Ronfin fit représenter ses pièces révolutionnaires, exerça une influence immense sur la population du quartier, et Boursault recueillit bientôt le prix de son activité. Nommé d'abord électeur de Paris, il devint, en 1793, membre suppléant à la Convention nationale. En cette qualité, il eut à remplir diverses missions politiques dans plusieurs départements. Accusé de concussion, il allait être arrêté, quand Collot-d'Herbois, son ancien camarade de collège, le sauva, en le faisant partir pour Rennes, sous prétexte d'une levée de chevaux. Envoyé en Bretagne et ensuite dans le département de Vaucluse, il sauva au péril de sa vie les prisonniers d'Avignon, que des furieux voulaient égorguer. Quittant la scène politique, bien dangereuse pour un homme d'imagination active et variable, il reprit la direction du théâtre Molière qui s'appelait alors *Théâtre des variétés nationales et étrangères*; il effaça le mot *nationales* et entreprit de jouer Lope de Vega, Calderon, Schiller, etc. La spéculation ne fut pas heureuse, mais le balayage des rues de Paris et l'exploitation des maisons de roulette et de trente et quarante, qu'il obtint successivement, lui firent acquiescer en peu de temps une immense fortune. Alors il se signala par son goût pour l'horticulture et ses découvertes botaniques. Son jardin de la rue Blanche était un des plus célèbres de l'Europe, comme sa galerie de tableaux, une des plus magnifiques; car, en toutes choses, c'était un curieux et un amateur. Son activité ne l'abandonna jamais. En 1830, il eut un retour de jeunesse, acheta 3 millions la salle Ventadour, et, par un coup de commerce, gagna 1,500,000 fr. à cette opération; quelques mois après, il ne recula pas devant la direction de l'Opéra-Comique; il allait sombrer dans cette affaire, lorsque, appréciant d'un coup d'œil sa position désespérée, il rassembla ses artistes et ses employés, leur montra le précipice que sa fortune ne pourra combler, s'ils le forcent à continuer l'exploitation de son privilège, et, découvrant tout à coup, au plus fort de sa harangue, des piles d'or et des liasses de billets de banque cachés derrière une draperie, offre, s'ils veulent rompre leur engagement séance tenante, de leur payer à l'instant même une année de leurs appointements. Toute la troupe accepta la proposition, et l'homme du tapis vert sauva par cette part donnée au feu une fortune entière, qui eût été dévorée. Un nouveau caprice s'empara bientôt du vieillard. Sa galerie est mise en vente, ses fleurs rares aussi, son parc abattu, et sur l'emplacement s'élèvent deux rangées de maisons parallèles, qui prennent le nom de *rue Boursault*. Ce fut sa dernière fantaisie et sa dernière entreprise. Il mourut peu de temps après. — Boursault a donné au théâtre plusieurs pièces de sa com-